

Couverture et conception graphique : Amaryan
Carte du Grés : Amaryan

ISBN : 979-10-359-3960-1

© Marie Tétart

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Marie TÉTART
VALADONNE



LE CRÉS

Jamet

Ausser

TERRITOIRE
VALADON

Rozé

La Desmont

Vessière

Manse

Ferrat

DEPARCIE

Philippe

▪ *Tanière
Aubépine*

Forêt du
Piñet

▪ *Tanière Sureau*

Orphelinat Martel

Jourdan

Berzé

Audebrand

PONCELET

MARAIS

Le 2 Charoïcaï 1234

À la Louve,

Je ne puis vous adresser qu'un très court message. Les nouvelles sont mauvaises. Les prêtres ont découvert des choses et l'un de mes compagnons a préféré se donner la mort plutôt que tomber entre leurs mains. C'est moi qui l'avais recruté. Il n'est pas le premier frère que je perds dans ce combat inégal, d'autres que lui se sont mis en péril... Quand donc tout cela finira-t-il, ma sœur ? Vous qui avez tant vécu, ne pourriez-vous me le dire ? À combien de proches avez-vous dit adieu ? N'avez-vous jamais ressenti la haine poindre en vous ? le doute ? la désespérance ? Jusqu'à quand faudra-t-il nous battre ?

Vérité

PROLOGUE

19 Eponmar 1177, Ausser, territoire des Val-Adon

Les hurlements avaient cessé. Les bottes ne raclaient plus le plancher de bois. L'effroyable vacarme s'était tu. D'entre les caisses et les tonneaux au milieu desquels elle se pelotonnait, transie de peur, Aniélis n'entendait plus rien.

Elle leva les yeux vers la trappe qui donnait accès au rez-de-chaussée. Dans le noir, elle ne pouvait que la deviner. Elle eût aimé voir à travers les planches épaisses. Elle était seule, sans les adultes. Seule avec les petits, des gosses de deux à quatre ans dont, du haut de ses dix ans, elle s'était retrouvée brusquement la protectrice.

« Muoma¹... Muoma... » sanglotait Sibille en étreignant Bibis, sa poupée.

Carl et Ben, les deux garçons, se serraient contre la petite fille. Leurs yeux effarés brillaient, ces lucioles affolées s'agitaient dans les ténèbres. Lya s'agrippait à la jupe de sa grande sœur en gémissant :

« Ani, je veux Muoma... »

Elle tirait par saccades sur le tissu depuis déjà un moment. Exaspérée, Aniélis retint un geste vif. Toute cette peur trouvait en elle un écho redoutable. Elle serra les poings et ferma les yeux pour guetter les bruits venus de là-haut.

Quand pourraient-ils remonter ? Quand sauraient-ils qu'il n'y avait plus de danger ? Si sa mère, si sa grand-mère ne venaient pas les chercher, cela signifiait-il que tout était

1 Maman en valadon

perdu ? Aniélis se mordit les lèvres au sang. Les ennemis avaient dû triompher et emmener les vaincus pour en faire des esclaves, ainsi que le voulait la coutume. Avaient-ils pris possession de tout Ausser, avaient-ils mis à bas le Conseil ? Jamais le clan Aman-Pô n'avait été attaqué jusqu'en son cœur. Jamais, ou du moins depuis si longtemps que la bantal l'avait oublié, les catapultes n'avaient eu besoin de défendre la place-forte. Elles s'étaient tues, elles aussi. Le sol ne tremblait plus. La montagne ne frissonnait plus.

Qu'auraient eu à faire les vainqueurs de Muoma-Ban¹ et de la bantal ? Elles étaient trop vieilles pour concevoir. Pourtant, si l'assaut s'était achevé, pourquoi ne venaient-elles pas chercher les enfants ?

Le cœur d'Aniélis battait dans sa poitrine à une vitesse insensée. Les tambours fous des rites à Alkmaar auraient pu s'y mesurer. Elle devait agir, prendre une décision, parvenir à reconforter et rassurer, rien que cela, les petits affolés. Elle était l'aînée de sa mère, la première arrière-petite-fille de la bantal. Les femmes val-adon étaient des rocs. Seulement... Seulement, elle ne se sentait pas forte, pas forte du tout. Herbe plutôt que pierre. Laine plutôt qu'acier. La peur la tétanisait.

Elle se figea soudain, incertaine. Un craquement ? Elle tendit l'oreille. Les sanglots et les appels des petits l'assaillirent. La cave était un grand vide immobile. Autour d'eux, les tonneaux exhalaient des odeurs diverses, celle du vin, précieux, importé du sud, celle du cuir travaillé, celle de la viande séchée suspendue à des crocs de métal descendant du plafond. Odeurs parfumées, odeurs suaves, odeurs musquées...

Âcres.

L'affolement s'empara d'Aniélis. Elle se rua à l'aveuglette vers la trappe, trébucha dans les marches et s'immobilisa.

1 Grand-mère en valadon

« Ani ! »

Les petits coururent derrière elle. Un bruit sourd, des pleurs, des cris. Aniélis n'y prit pas garde. Elle reniflait. L'odeur de fumée était plus prégnante.

Non !

Elle poussa la porte de toutes ses forces, mais le panneau de bois résista.

« Je t'aide ! s'exclama Sibille. Viens, Bibis ! »

Elle ajouta la force de ses petits bras et ceux de sa poupée. Près d'elles, les autres enfants criaient « Ani ! Ani ! », mêlant confusément frayeur, interrogations et encouragements. Alors que la trappe se soulevait de quelques centimètres, une épaisse fumée noire s'engouffra dans la cave. Prise d'une quinte de toux, Aniélis lâcha d'un coup.

« Ani, qu'est-ce qu'il y a ? »

La plainte de Lya déchira le cœur de sa sœur. Les grands yeux bleus, éblouissants dans le noir, étaient emplis de larmes. Sans attendre de réponse, l'enfant geignit : « Je veux Muoma !

— Muoma ! » répétèrent Carl et Ben en pleurant.

Muoma, songea Aniélis, au bord de l'abîme. Il ne fallait pas l'exprimer. Elle rassembla en elle tout le courage dont elle était capable.

« Je vais chercher nos mamans. Je vais monter pour voir. » *Oh, Muoma, viens me chercher !* « Vous, restez ici jusqu'à ce que je revienne. Surtout, ne me suivez pas ! »

La seconde tentative ne fut pas plus facile. Le bois résistait et la fumée l'étouffait. Enfin, le battant se souleva d'un bon tiers, jusqu'à heurter le montant du lit sous lequel il se trouvait. Aniélis le bloqua avec la tige de métal, puis se faufila dans l'entrebâillement. Le bois de l'encadrement lui égratigna les coudes et les genoux. Elle écarta le tapis qui dissimulait la

trappe et, échevelée et hoquetant, se hissa sur le plancher. Une chaleur intense lui souffla au visage lorsqu'elle se redressa.

La chambre commune était envahie par la fumée. Un crépitement violent résonnait dans la pièce à côté. Les yeux d'Aniélis lui brûlaient et des larmes lui coulaient déjà sur les joues, mais elle tourna la tête vers la porte menant à la grande salle. À travers la poix, elle vit danser les oranges et les rouges.

« Muoma ! »

Le mugissement de l'incendie occupait tout l'espace. Pas une voix dans ce vacarme inhumain. Aniélis se frotta les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, elle les vit. Muoma et Muoma-Ban étaient étendues sur le sol dans leurs longues robes de laine blanche. Le rouge éclatant des broderies qui ornaient celle de Muoma ruisselait sur son ventre. La couleur s'étalait sur le plancher. D'entre les doigts de sa mère, un poignard avait glissé. Muoma-Ban tenait encore le sien dans sa main.

Un hurlement de douleur monta des entrailles d'Aniélis. Pendant un instant, elle se vit tomber au sol, vide de tout, privée de force et de sens. Tout s'achevait là. Le sol vint à elle tandis qu'elle basculait.

Le cri mourut dans sa gorge et elle s'aperçut qu'elle se tenait droite. Derrière elle, une petite voix avait brisé le silence dans lequel gonflait le brasier.

« Ani ? Muoma ? »

Aniélis arracha une tenture qui tombait du ciel d'un des lits. Il recouvrit les deux corps. Déjà Sibille surgissait de la cave, traînant dans son sillage Carl, Ben et Lya. Sa petite sœur s'élança vers la porte et Aniélis bondit en avant pour la retenir. Un éblouissement la saisit et elle faillit tomber. Dans l'air saturé de fumée, elle avait peine à respirer.

« Muoma ! cria l'enfant, en larmes, en tendant les bras vers l'ouverture dans laquelle dansaient les flammes. Muoma ! »

Ils se mirent tous quatre à crier. Dans l'air surchauffé, des craquements résonnèrent. Aniélis poussa les petits jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit et jeta un regard au-dehors. Elle chassa des mains la fumée. Celle-ci venait de l'intérieur comme de l'extérieur, elle était partout, l'horizon s'arrêtait au bout des bras d'Aniélis. En plissant les yeux, la petite fille distingua au travers de cette masse opaque des flammes qui dansaient dans le lointain, au milieu des bâtiments de bois. Le sol était invisible, mais elle savait que presque dix mètres les en séparaient. Comme ses voisines, la maison avait été bâtie à flanc de montagne, en hauteur.

« Ani ! » geignaient les enfants.

Hoquetant, la Val-Adon tenta de les soulever pour les approcher de la fenêtre, mais elle n'y parvint pas. Ils étaient trop lourds, toute force l'avait abandonnée, elle étouffait. Elle se pencha par l'ouverture, à la recherche d'un peu plus d'air, et ses yeux larmoyants accommodèrent sur une multitude grouillante dans les ruelles étroites. Elle se figea. Leur vêtue ne ressemblait à rien qu'elle connût. Sous des robes de tissu rouge flottait, au gré de leurs mouvements, une parure brillante comme l'acier. Leurs têtes étaient pareillement recouvertes de métal étincelant. Ils n'avaient pas l'allure de ceux des clans rivaux ! Ce n'était pas des Rigmel-Dâ, ni des Mina-Tô, et certainement pas les ennemis ancestraux, les Rigtas-Val. Il ne s'agissait pas de Val-Adon, dont ils ne portaient ni les fourrures, ni le cuir, ni les chausses ajustées au-dessus des bottes souples. Ils fendaient l'air de leurs épées au long tranchant et Aniélis, bouleversée, constata qu'une poignée d'hommes leur faisait encore obstacle, en reculant dans les allées. Où était son cousin Rumwald ? Où était Elred, le compagnon de Muoma ? Et Thiven, celui de sa grand-mère ? Où étaient-ils, les Val-Adon ? Et qu'était devenue Tante Moune, qui était grosse jusqu'aux dents ? Des corps ensanglantés s'entassaient au bas

des palissades, des cadavres étaient fichés tels des étendards au bout de piquets.

Au travers de la fumée, elle distingua encore, au pied de la maison, des guerriers vêtus de noir et d'argent. Ils poussaient et traînaient hommes, femmes et enfants vers la sortie de la ville. Les assassins de sa mère et de sa grand-mère ? Faute d'avoir pu les faire prisonnières, les avaient-ils tuées ? Une rage impuissante saisit le cœur d'Aniélis.

À cet instant, l'un d'eux leva la tête dans sa direction. Comme dans un rêve, la petite fille vit son bras se tendre.

Le vrombissement du feu et le piaillage des enfants la ramenèrent à elle-même. Elle se retourna. La chaleur et la fumée lui sautèrent au visage.

« Suivez-moi ! Suivez-moi, restez près de moi ! » cria-t-elle.

Les petits toussaient à s'en arracher les poumons. Elle emporta Carl, le plus jeune d'entre eux, dans ses bras. Il enfouit son visage dans sa robe, mais il était lourd et Aniélis ne put libérer une main pour saisir les doigts de sa petite sœur. Lya s'accrocha à sa jupe en sanglotant.

Dans la pièce à côté, c'était l'enfer. Cherchant de l'air, la petite fille inhala une fumée brûlante. Elle avança en tous-sant, chancelante sous le poids de l'enfant. La tête lui tournait. Dans ce décor familier, arpenté depuis toujours, plus rien n'était à sa place. Un mur de flammes se dressait sur sa gauche, à la place de la longue table rectangulaire et de ses dix chaises massives et des étagères à vaisselle qui couraient sur la longueur de la salle. De là, un arc de feu surplombait la pièce jusqu'aux fenêtres en face, enguirlandé autour d'une poutre transversale, et commençait à s'emparer des tentures de laine, des rideaux, des coussins bariolés qui tapissaient les fauteuils.

Là gisait la bantal, avachie dans son siège préféré, près du coffre dont elle sortait à l'occasion vieux bijoux et parures.

Elle était prostrée, la tête pendante sur le torse, et ses longs cheveux blancs dénoués glissaient jusque sur le sol. Une fleur rouge s'épanouissait sur sa poitrine.

« Bantal ! » cria Lya, pleine d'espérance, en se précipitant.

Une corde retenait une lampe de céramique au-dessus de la vieille femme. Rongée par le feu, elle céda à cet instant. L'objet rempli d'huile enflammée tomba et se fracassa sur la fillette. Un cri affreux résonna dans la pièce.

Aniélis posa Carl hurlant au sol. Elle arracha une tenture intacte et attrapa Lya au vol, alors que celle-ci, divaguant dans la pièce comme un brasier fou, hurlait un son inhumain. Un bras émergea du tissu et l'attrapa au cou en tremblant violemment. Aniélis serra les dents. Des larmes lui vinrent aux yeux lorsque la manche ardente de sa petite sœur toucha sa joue. Elle souleva le petit corps et, trébuchant, se retourna. Le rideau isolant l'entrée de la maison venait de s'enflammer.

À bout de force, à bout de souffle, Aniélis tomba à genoux. Les petits se serrèrent autour d'elle et la regardèrent, terrorisés, attendant, attendant simplement qu'elle fasse, mais qu'elle fasse quoi ?

« Pardon, hoqueta-t-elle en serrant plus fort contre elle sa petite sœur. Pardon, pardon, pardon... »

Un épouvantable bruit de craquement résonna, jusqu'à concurrencer, presque, les mugissements du feu. Aniélis avança son bras libre pour enlacer les enfants.

« Bantals, je rejoins la mort », commença-t-elle, la respiration sifflante. Les garçons se serrèrent contre elle en sanglotant, mais Sibille joignit sa voix suraiguë à la sienne. « Je me tiens devant vous, droite et fière. Me voici... »

Une clameur. Une voix forte d'homme. Elle leva les yeux. Une silhouette charpentée venait d'apparaître derrière le rideau de feu. De ses mains gantées de cuir noir, l'individu saisit le tissu avec un cri de fureur et l'envoya voler à l'autre

bout de la pièce. Il était entièrement vêtu de métal mouvant, de cet argent terni çà et là par de larges traces noirâtres. Une épée pendait à son côté droit.

Sous les yeux écarquillés d'Aniélis, l'homme s'engagea dans les flammes, les bras levés pour se protéger le visage de leurs assauts. Entre ses mains, la petite fille accrocha le regard, ce regard dirigé vers l'avant, vers elle, vers eux. Bientôt, il fut là. Il se baissa et saisit d'abord Sibille, qui s'accrocha à son cou de taureau, puis Carl et Ben. Il tourna ensuite son rude visage – il avait le crâne rasé, nota-t-elle, hébétée, et une oreille percée d'un clou – et lui cria quelque chose dans une langue incompréhensible.

Elle le suivit en portant contre elle sa petite sœur, au milieu des flammes qui les harcelaient. Ces quelques mètres devaient durer cent ans. La fumée lui piquait les yeux, les couleurs du brasier saturaient sa vision, l'écho infiniment répété du crépitement des flammes annihilait ses sens. Elle ne se vit pas atteindre la porte.

Elle jaillit pourtant au grand jour, en haut de l'escalier extérieur. Le ciel était gris, l'air empestait d'odeurs fétides et des cris résonnaient encore. Étourdie, béate, Aniélis faillit tomber en avant. Elle descendit en chancelant la vingtaine de marches qui menait à la rue. Le géant avait pris de l'avance et il déposa Ben, Carl et Sibille sur le sol.

En bas, des hommes se disputaient dans la langue étrange de son sauveur. Un guerrier écarlate pointait un doigt accusateur sur la maison ; il faisait face à un individu en manteau brun qui se tenait très droit, jambes écartées et bras croisés. Quelque chose de métallique brillait à son front. Derrière lui, la petite fille aperçut des combattants en noir. Tout en poussant du pied les cadavres qui les gênaient, ils arrachaient l'autel rouge au dieu Alkmaar, les peaux de loups, les piquets de bois recouverts d'offrandes de plumes et de griffes, les vases de terre cuite remplis du sang séché des animaux offerts...

Elle n'en vit pas plus. Elle était exténuée, elle tremblait et sa joue lui cuisait affreusement. Elle serait tombée avec Lya si le géant ne l'avait rejointe à cet instant pour les cueillir dans ses bras. Il les porta jusqu'à la dernière marche et les posa délicatement sur le sol. Vacillante, les bras resserrés sur sa cadette, Aniélis s'adossa aux fondations de pierre de la maison. Sibille, Ben et Carl se massèrent autour d'elle.

« Lya... Lya... », murmura-t-elle en berçant sa petite sœur.

Un flot de larmes lui coula sur les joues. Le brasier était en train de dévorer Muoma, Muoma-Ban et la bantal.

L'homme au crâne rasé posa un genou à terre. Avec une douceur singulière, il lui prit Lya des bras et écarta les pans de la tenture pour la regarder. Aniélis s'approcha ; il recula. Un homme aux cheveux blancs, tout de rouge et d'argent vêtu, survint dans son dos. Ils échangèrent quelques mots, Lya changea de bras. Le vieux guerrier l'examina à son tour, puis hocha la tête tristement. Sous les yeux affolés d'Aniélis, il l'emporta.

« Non ! Non ! NON ! » hurla-t-elle en se jetant en avant.

Le géant la saisit par les épaules pour la retenir. Elle entendit à peine, autour d'elle, les pleurs des petits qui reprenaient. Elle avait mal, elle avait trop mal.

« Je ne veux pas ! Lya, je ne veux pas ! MUOMA ! »

*

Les écuries empestaient le crottin. Les hommes marchaient dans cette fange sans y prêter attention. Ils étaient nombreux, oh ! si nombreux ! À la lueur des flambeaux, leurs silhouettes grandissaient et rapetissaient, grandissaient et rapetissaient, grandissaient et rapetissaient... démesurément. Pouvait-il exister autant d'hommes dans le monde ? Combien

de clans cela représentait-il ? Ils avaient remplacé les mulets du clan. Le conseil des bantals leur ferait payer cela.

Le sang, il y avait dans l'air le parfum du sang, qui se mêlait à l'odeur de sanie de tous ces corps d'hommes en train de crever. Les lamentations et les gémissements résonnaient dans le vaste espace en pierre. Les écuries d'Ausser étaient devenues un entrepôt de chairs pourrissantes qui imploraient les dieux.

Recroquevillée sur la terre battue jonchée de paille, Aniélis avait les yeux grands ouverts. Sous le cataplasme que lui avaient appliqué les guérisseurs écarlates, sa joue brûlait. Elle se mordait les lèvres pour ne pas pleurer. À deux pas d'elle, un homme avait la tête enturbannée et le pansement était aussi rouge que l'habit sur le métal. Il ne bougeait plus depuis des heures, le tissu avait glissé et dévoilait un œil morne qui ne quittait pas la petite fille. Plus loin, une femme hagarde serrait son enfant contre son sein comme si elle voulait l'y étouffer. Une voisine, mais c'était un siècle plus tôt.

Un homme portant un long manteau brun et, au front, un bandeau orné d'une petite épée la frôla. Il lui jeta un coup d'œil, puis s'agenouilla auprès de l'homme au crâne bandé. La petite fille ne comprit rien à cette litanie de mots incompréhensibles.

Des pieds enchaînés passèrent non loin en soulevant la poussière. Aniélis écarquilla les yeux pour reconnaître leurs traits, mais déjà ils s'éloignaient vers la grande porte qui avait aussi avalé Carl et Ben. De la tante Moune, aucune trace non plus. Les ennemis en noir escortaient les captifs. *Qu'ils crèvent, qu'ils crèvent tous !* Aniélis étreignit plus fort Sibille endormie entre ses bras. La toute petite gémit. Elle avait perdu sa poupée Bibis quelque part entre les flammes et ces écuries.

Ils ne l'enlèveraient pas à Aniélis. La petite fille serra les dents. Ils ne la lui prendraient pas, même si elle devait déchirer le monde entier pour la conserver auprès d'elle.

PREMIÈRE PARTIE - ANIÉLIS (1177-1183)

CHAPITRE I – LA FLEUR ET L'ÉPÉE

Printemps 1178, collège Frère-Irénée de Vessière, Grés

Lya... Lya... Lya !

Aniélis se réveilla en sursaut entre les draps trempés de sueur. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. À sa joue droite, la peau lui cuisait douloureusement.

Cette sensation-là n'était qu'une réminiscence et elle s'évapora aussitôt. Aniélis toucha son visage ; ses doigts tremblants reconnurent les cloques, les sillons, les boursouflures. Le dernier legs de Lya... une peau morte, insensibilisée depuis plusieurs mois. La petite fille sentait à peine sa main l'effleur. Plusieurs jours de soins prodigués par les guérisseurs de l'armée grésoise avaient éteint à jamais le brasier.

Elle se rallongea sur sa couche étroite. Derrière la baie en arc plein du dortoir des filles, les ténèbres de la nuit s'effaçaient. La cloche n'allait pas tarder à sonner pour appeler à la vénération du dieu honni.

Pour ne pas l'entendre, elle se mit à murmurer, les yeux clos. Elle répéta encore et encore les mots valadons, jusqu'à s'endormir avec eux, la tête pleine de Lya, d'Ausser et du clan.

Elle errait dans les couloirs vides de l'orphelinat. Sa longue jupe grise en laine balayait le sol ; les manches ne découvraient pas un pouce de ses poignets. Une tresse unique de cheveux auburn battait son dos. Chaque matin, elle les nouait très serrés, ainsi que l'exigeaient les maîtresses.

Sa main vagabondait sur les murs de pierre valadonne. Cette pierre-là, blanche parmi les blanches, venait de chez elle. Elle était si douce et si lisse, ici, bien loin des blocs abrupts et rugueux que les carriers, chez elle, arrachaient à la montagne.

Ses doigts rencontrèrent le relief d'une inscription épigraphique. Le bâtiment en était truffé. Les ongles de la Valadonne se crispèrent et cherchèrent en vain à l'entamer, à l'abîmer, à outrager la louange au dieu ennemi, Ceylhad, maître des prêtres. Sans savoir lire, elle savait que son nom se cachait quelque part dans ces symboles inconnus. Le gratter, le ronger jusqu'à ce qu'il n'en reste rien...

« Anne-Lys ! »

L'appel irrité vint de plus loin, du quartier des filles. La grosse et vieille Maîtresse Ploquin la cherchait encore. Les cloches avaient sonné pour signaler le début des corvées de couture et de broderie, mais Aniélis ne s'y était pas présentée. Elle tourna la tête vers l'arche qui donnait sur l'extérieur. Le soleil de printemps rayonnait. Elle quitta en courant l'ombre de la pierre pour s'y réfugier.

Elle s'égara entre les arbustes et les massifs en fleurs. Les branches ployaient sous le poids de grosses inflorescences. Les pétales, du blanc le plus pur jusqu'au rose éclatant, parsemaient le sentier recouvert de petits cailloux clairs. Ailleurs, des corolles d'aspect soyeux irradiaient au bout de longues tiges couvertes d'épines. Ce n'était pas les fleurs qu'Aniélis connaissait, ni les crocus qui s'ouvraient dans la neige, ni les minuscules saxifrages, les colchiques ou les astrances. Les Grésois appelaient ces rassemblements organisés de végétation des jardins. C'était beau. La première fois que la petite fille les avait vus, elle en était restée confondue de stupeur. Tant de verts différents foisonnaient et sur un si grand espace. En certains endroits, on ne voyait plus les murs du collège. Il y avait même de l'eau au centre du parc, un *bassin*, avec de

grandes feuilles larges et de jolies fleurs roses en forme de coupe. Quelquefois, des grenouilles s'y ébattaient.

« Anne-Lys ! »

Le ton était furieux. Sa tortionnaire l'avait suivie. Aniélis s'enfonça dans un taillis et réprima un cri. Un buisson des fleurs aux redoutables épines l'avait trahie. Elle porta son poignet ensanglanté à sa bouche avant de se figer. De l'autre côté du massif, on parlait.

« ... comme ces fleurs, Joffrey. Regarde celles-ci. Elles poussent haut et dru. Si on les laissait faire, si aucune main ne venait les discipliner, les encadrer, les remettre en place en coupant certaines tiges, elles auraient tôt fait de tout envahir. Elles étoufferaient les fleurs plus fragiles. Dans ce combat inégal, celles-ci finiraient par disparaître.

— Est-ce que c'est inévitable, Frère Perrin ?

— Ce le serait si nous n'étions pas là. »

Aniélis écarta quelques feuilles pour se ménager une vue sur les bavards. Les fleurs frémirent et exhalèrent une bouffée de senteurs entêtantes. Plus loin, la maîtresse l'appelait encore, mais la voix s'atténuait. La femme était partie dans une mauvaise direction.

Un prêtre et un collégien étaient debout près d'un grand arbre aux feuilles cuivrées et aux petites fleurs roses. Une plante grimpante enserrait son tronc en l'inondant d'une myriade de corolles mauves et blanches. Le prêtre tenait de petits ciseaux dans les mains et l'adolescent portait un panier à moitié rempli de mauvaises herbes, auxquelles se mêlaient des pétales de toutes sortes. Aniélis, intrigué, ne put s'empêcher de le regarder. Le collègue Frère-Irénée était majoritairement peuplé de garçons, mais elle ne les voyait jamais. Les prêtres les maintenaient éloignés des orphelines éduquées au collège. Les deux sexes ne se retrouvaient dans le même lieu que lors des réitations dans le sanctuaire. Encore les filles

suivaient-elles la cérémonie d'un balcon situé en hauteur, derrière un jubé grillagé.

Il était un peu plus âgé qu'elle, mais quelque chose dans ses traits subsistait de cette rondeur caractéristique de l'enfance. Ses cheveux noirs retombaient en boucles drues autour de son visage et sur sa nuque. Il était agréable à regarder, songea-t-elle instinctivement, avant de décider que les garçons valadons étaient tout de même beaucoup plus mignons que ça, plus athlétiques, plus mats de peau, plus alertes. Le prêtre, lui, un gros corpulent au teint rougeaud, n'était pas inconnu à Aniélis. Elle l'avait déjà vu au prêche, dirigeant les récitation au dieu Ceylhad. Il caressa de la main quelques corolles.

« Si tu poursuis tes études assez loin, tu apprendras beaucoup de choses sur la réalité de notre monde et sur le pourquoi de notre existence. Pour l'instant, sache seulement qu'il y eut une époque lointaine où des hommes et des femmes puissants, notablement plus que les autres, usèrent de leurs talents pour s'élever au-dessus de leurs semblables. Ce fut une période de grandes souffrances.

— Des femmes, Frère Perrin ? s'étonna l'adolescent.

— Garde-toi de les sous-estimer, Joffrey. Les femmes peuvent être plus intelligentes et plus fortes que les hommes. Elles ne sont pas les êtres fragiles que l'on croit. Pas toujours, en tout cas.

— *Le Livre de Ceylhad* dit que c'est à cause d'une femme que le Grand Royaume est tombé il y a sept cents ans. À cause de la reine et du cercle de débauche qu'elle avait formé autour d'elle... »

Aniélis esquissa un sourire supérieur. Les femmes... Les Grésois craignaient les femmes. Ils ne cessaient de le rabâcher, à longueur de journée.

« Ça être, les plantes pousser encore plus fort quand tu couper elles », déclara-t-elle en s'extirpant du buisson.

Une rose fanée s'effeuilla lorsqu'elle la frôla et un pétale s'accrocha à ses cheveux. Elle l'ôta d'un geste agacé. Le prêtre fronça les sourcils et le garçon ouvrit la bouche d'un air ahuri. Aniélis lui jeta un coup d'œil méprisant, mais ne s'y attarda pas. Le véritable ennemi, c'était l'autre.

L'adulte leva sa masse imposante et épousseta ses mains pleines de terre sur le devant de sa tunique brune. En cette belle journée de printemps, il n'avait pas revêtu le manteau brun, mais son front était ceint du bandeau à l'épée. Il s'approcha de la gamine et posa une main légère sur son épaule. Elle voulut s'écarter, l'insulter, lui cracher dessus, mais elle se retint. Ses yeux se levèrent pour soutenir le regard du prêtre.

« C'est pourquoi, petite fille, on ne coupe jamais.

« On arrache. »

« Vous apprendrez, Anne-Lys. Vous apprendrez. »

Maîtresse Ploquin la traînait à travers les jardins. Aniélis hurla et se débattit, puis se tut, grimaçante de douleur, lorsque la Grésoise lui attrapa l'oreille. La grosse femme la tira ainsi le long des couloirs du collège, devant les pensionnaires médusés, jusqu'à ce qu'elles parviennent aux quartiers des orphelines. Dans le bureau de la principale, qui était absente, elle la lâcha. La petite fille s'écarta vivement et se cogna au bureau en bois. Lorsqu'elle se retourna, la Grésoise décrochait une ceinture d'un clou planté dans le mur.

« Vous devriez ramper pour remercier le roi et l'Ordre de vous avoir fait rejoindre la civilisation. Sans eux, vous n'auriez été qu'une ignare, une sauvageonne. On vous offre ici la possibilité de vous redresser et de donner une chance à votre vie. Vous ne mesurez pas la portée de ce geste. Les prêtres de ce collège ont des pensionnaires à instruire, ils sont bien généreux de consacrer une part de leurs locaux et de leurs ressources à l'éducation de créatures telles que vous. Et vous

piétinez cette chance ! Mais je vous ferai rentrer dans le crâne les règles du monde, jeune fille. Si ce n'est pour vous, ce sera pour tous les pauvres gens qui auront le malheur de croiser votre route. »

Aniélis se rua vers la fenêtre, mais la maîtresse l'attrapa par la tresse et la tira vers elle. La Valadonne cria de douleur en tombant sur le sol. Ses cheveux défaits lui voilèrent les yeux. En un tournemain, Maîtresse Ploquin fit voler les quelques boutons qui fermaient la robe dans son dos. Aniélis entendit le crépitement des perles de bois lorsqu'elles tombèrent en cascade sur le plancher.

Puis le claquement du cuir dans l'air, avant le premier coup.

Lorsque Maîtresse Ploquin raccrocha la ceinture, Aniélis regardait ses mains posées à plat sur le sol. Elles tremblaient violemment.... *sept*.

« N'oubliez pas de recoudre les boutons, Anne-Lys. »

La Valadonne retourna au dortoir, blanche et hagarde dans sa robe déboutonnée. Il était désert. Les petits lits individuels avaient été soigneusement faits par les pensionnaires ; tous, sauf celui d'Aniélis, dont les draps ouverts traînaient jusque sur le sol.

L'air parfumé du printemps finissant entrait par les fenêtres ouvertes. Il frôla le dos exposé d'Aniélis lorsqu'elle s'assit sur sa couche. Des motifs ardents y étaient inscrits comme au fer rouge.

Lentement, elle ôta sa robe. Puis, d'une main tremblante, elle ouvrit le tiroir de son chevet pour y prendre son nécessaire de couture. Elle s'empara des ciseaux.

Elle tailla dans le tissu jusqu'à ce qu'il n'en reste que de la charpie.

L'été vint, étouffant. Pour prix de ses insolences et déso-béissances, Aniélis fut assignée à la garde du potager. Elle savait la valeur de la nourriture ; à Ausser, on faisait des réserves tôt dans la saison en prévision des hivers rigoureux et l'on ne gâchait rien. La jeune fille croyait entendre la voix sévère de Muoma-Ban la réprimander lorsque la tentation lui venait, ici, de tout saccager. Cela l'arrêtait davantage que la menace de la ceinture ou du *cagibi*, le placard obscur dans lequel on réduisait les jeunes filles indociles. Elle en avait fait la connaissance le jour où Maîtresse Ploquin avait découvert la robe éventrée dans les massifs de *roses*, ces fleurs dont les épines faisaient si mal. Il lui arrivait encore, toute tremblante, de revivre cette attente suspendue dans le noir.

Elle lâcha la serfouette. Son dos et ses cuisses lui faisaient mal. En dépit de son chapeau de paille, le soleil tapait dur sur sa tête. Elle se redressa et frotta son front en sueur avec son bras. Des morceaux de terre sèche glissèrent le long de sa jupe.

Le potager était enclos dans le parc. Il jouxtait le mur d'un des bâtiments du quartier des orphelines. Des plates-bandes de carottes, de navets et de salades s'y succédaient, monotones. Souvent, les maîtresses y emmenaient les orphelines pour des leçons de choses. Les femmes grésoises devaient savoir gérer une maisonnée et celle-ci incluait le jardinet, qui pourvoyait en partie aux besoins alimentaires du foyer. Aniélis finissait par se souvenir de tout cela, on le lui rabâchait assez. Un jour, elle serait mise à la disposition d'un homme et il faudrait qu'il soit satisfait d'elle.

« *Mais il y a peu de chances que cela vous arrive, Anne-Lys,* singea la Valadonne en époussetant violemment sa jupe. *Quel homme voudrait d'un âne bâté tel que vous ? Et moi, vieille peau, tu crois que j'en voudrais de ton bonhomme ?* »

Cette réponse-là lui avait valu la ceinture, la première fois.

Une glycine noueuse, qui ne fleurissait plus guère, escadait un treillage de bois fixé sur l'un des murs. La plante, en poussant, avait déformé les montants. Aniélis regarda autour d'elle : aucun bruit, aucun mouvement, personne. Elle se déchaussa et déboutonna l'épaisse chemise qui la couvrait du menton jusqu'aux paumes, puis elle fit glisser sa jupe sur ses jambes, la jeta sur son épaule et entreprit d'escalader le mur. Le jupon lui arrivait aux mollets et entravait moins ses mouvements.

Quel délice de ne plus sentir le tissu amidonné peser sur elle ! À Ausser, en plein été, elle portait des lainages légers, pas ces horribles prisons de tissu dans lesquelles aucun souffle d'air ne passait. Aniélis se tortilla lorsqu'une grappe de fleurs exsangues lui chatouilla le mollet. Le parfum puissant lui monta aux narines. Ses pieds nus frottaient contre le vieux bois rugueux, comme un an plus tôt, dans ses montagnes, lorsqu'elle passait le torrent sur le pont fait de rondins.

Elle parvint au faite du mur et se dressa face au soleil. De là-haut, elle surplombait le verger et un sentiment de liberté la gagna. Que dirait Maîtresse Ploquin si elle la voyait dans cette posture débraillée, tendue vers la fuite ? Aniélis rit doucement.

De l'autre côté, contre le mur, poussaient des fraisiers. Aniélis et Sibille avaient découvert ce fruit inconnu des altitudes lors des repas au collège. La petite en raffolait. La Valadonne se suspendit par les mains au sommet du mur puis se laissa tomber au sol. La terre l'accueillit rudement et elle grimaça. Puis elle s'accroupit, étala sa jupe sur l'herbe et la recouvrit des succulents fruits rouges. Par Alkmaar, que c'était bon !

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Aniélis sursauta et en tomba sur les fesses. Un garçon était debout à quelques mètres de là, entre deux pommiers, et il la regardait, les yeux ronds. Il portait un livre sous le bras.

Les rayons du soleil accrochaient ses cheveux noirs et y allumaient des reflets bleutés.

Un garçon, et il venait de lui parler. Elle le reconnut, c'était l'un des pensionnaires du collège, le Grésois qu'elle avait entraperçu l'autre jour, celui qui aidait le gros prêtre au jardin. Elle se releva d'un bond et s'essuya les mains sur son jupon blanc. Elles y laissèrent de larges traînées rougeâtres. Le garçon la regarda faire d'un air ébahi, puis ses yeux s'attardèrent sur sa joue brûlée. Ils glissèrent sur sa gorge, ses épaules, le long de sa jupe et s'arrêtèrent sur ses mollets et ses pieds nus. Il rougit alors, violemment, et redressa la tête. Triomphante sans savoir pourquoi, Aniélis sourit.

« Toi, tu es là. Pourquoi moi pas ? »

Il haussa les sourcils.

« Tu... tu es une fille ! Tu n'as pas le droit d'être là. Tu pourrais avoir des ennuis si on te voyait.

— Si toi tu dis pas, moi pas ennuis. »

Elle le regarda intensément. Il avait des yeux très sombres, frangés de longs cils noirs, comme ses cheveux, et sa peau laiteuse n'avait rien à voir avec le teint bis des Valadons. Il ne devait pas souvent travailler au soleil, celui-là.

Il cilla.

« Je ne le dirai pas, mais il ne faut pas enfreindre les règles. Tu es la montagnarde, non ? C'est toi, Anne-Lys... »

Les yeux d'Aniélis s'écarquillèrent. Elle vint à lui en trois pas et, d'une main rageuse, elle le prit par le col.

« Pas mon nom, ça ! Pas Anne-Lys ! Aniélis, et Val-Adon ! Val-A-don ! »

Joffrey porta ses mains tremblantes aux doigts de l'étrangère, inextricablement noués autour du col de sa chemise. Le rouge des fraises teintait les lèvres de la Valadonne et sa

bouche exhalait une haleine chaude et sucrée, mais le regard, meurtrier, le harponnait. Il n'y pouvait rien, elle était trop proche de lui, plus proche qu'aucune fille depuis longtemps. Son ignoble brûlure rougeoyait sur la peau mate.

« Lâche... lâche-moi ! »

Pourquoi les mots achoppaient-ils ainsi à sa bouche ? Il parvint enfin à reculer et trébucha, les jambes coupées. La main de la Valadonne quitta sa gorge.

« Je ne savais pas... Aniélis », répondit-il en se redressant.

Elle a porté la main sur moi ! Une fille ! Il n'arrivait pas à y croire. Il regarda la gamine, ses poings serrés, ses cheveux auburn échevelés. Ses yeux bruns, rageurs, brillaient trop : allait-elle pleurer ? Il déglutit et, conciliant, s'apprêta à s'excuser, mais elle fit volte-face. Elle courut récupérer un tissu étalé sur le sol et couvert de fraises – par le Dieu, c'était sa jupe ! Médusé, il la regarda escalader le mur en s'aidant des branchages d'une glycine qui tombait du faite. Elle était agile comme une araignée. En quelques secondes, elle avait disparu et il se retrouva seul sous le soleil brûlant, assommé.

« Merci, Ani ! C'est bon, ça, c'est bon ! »

Sibille s'empiffra des fraises tandis qu'Aniélis se changeait. Le dortoir était désert. Les petits lits sagement faits s'alignaient par rangées sous les grandes baies en arc plein. La Valadonne fourra la jupe tachée sous son oreiller et enfila une robe propre par-dessus le jupon poussiéreux. Elle verrait plus tard pour nettoyer cela.

« Dans les montagnes, on mangeait des bleuets, dit-elle à la petite fille en valadon. Avec Carl, Ben et Lya. Tante Moune nous emmenait. Tu te souviens ? »

La petite fille hocha la tête distraitement.

« Carl, Ben et Lya », ânonna-t-elle en se léchant les lèvres.

Le cœur d'Aniélis se serra. Elle allait poursuivre, essayer encore, mais l'enfant chuchota : « V'là la principale ! »

Elle ingurgita la dernière fraise et déglutit tandis que paraissait à la porte du dortoir la silhouette redoutée de Maîtresse Dionnet. Sans sourciller, Aniélis essuya les lèvres cramoisies de sa cadette avec un mouchoir, puis le fit disparaître dans sa manche.

« Vous allez être en retard en cours, jeunes filles », déclara la vieille Grésoise en arrivant à leur hauteur.

Elle les regarda, yeux plissés, comme elle aurait inspecté un nuisible. Sa bouche mince se pinça lorsque ses pupilles s'arrêtèrent sur les cheveux en désordre d'Aniélis.

« Vous n'êtes pas présentable, Anne-Lys.

— Je dépêche de coiffer moi.

— ... Maîtresse, répliqua la vieille carne.

— Maîtresse », répéta la Valadonne.

Sibille tremblait comme une feuille. Aniélis savait qu'elle avait peur, très peur de la vieille, même si elle ne l'avait jamais mécontentée. La petite avait vu son dos après certaines corrections. Maîtresse Ploquin y était aussi pour quelque chose, mais il y avait chez la principale quelque chose de plus redoutable, dans l'impassibilité méprisante de la bouche et dans la sécheresse du regard et des traits. Aniélis prit la main de Sibille et la serra. Le mouvement attira l'œil de la Grésoise.

« Sibille, allez tout de suite dans la salle de classe.

— Oui, maîtresse. »

Son grésois était déjà très fluide et sans accent. À quatre ans, elle le parlait mieux qu'Aniélis. Elle fila en direction de la porte et disparut dans le couloir.

« Je vous ai entendue, Anne-Lys. Cet idiome barbare. Vous ne devez pas encourager votre sœur à le parler. Si vous avez

pitié d'elle, aidez-la à l'oublier. Il suffit que vous ayez cet épouvantable accent... Avez-vous bien travaillé au potager ?

— Oui, maîtresse. Je enlève les herbes mauvaises et je cueille les légumes bons à manger. Deux paniers pleins je donne à la cuisine.

— Bien, je vérifierai. Dépêchez-vous de vous recoiffer et allez en cours. »

Dans la salle de classe, les filles étaient assises en rond autour de Maîtresse Ploquin. Les murs blancs, sans ornement, concentraient l'attention sur leurs profils studieux. Aniélis se hâta de rejoindre une place libre sur le banc du fond. À côté d'elle, Cassandre, l'une des élèves les plus âgées, toute en boucles blondes sagement disposées en chignon, s'écarta en lui jetant un regard de dégoût. Aniélis l'ignora, elle cherchait Sibille des yeux. Sa Valni¹ était assise au premier rang, avec d'autres gamines de son âge.

« ... la dentellerie fait la fierté de notre pays », déclarait la maîtresse en passant entre les rangs. Elle puisait des bobines de fil de lin blanc dans un panier qu'elle portait sur la hanche et les donnait aux élèves. « Elle orne les tissus avec élégance et discrétion. C'est un art des plus délicats, qui exige patience, habileté et minutie. Il discipline le tempérament. »

Elle parvint devant Aniélis, retint un soupir et lui tendit une bobine. La Valadonne la prit sans enthousiasme.

« Nous allons utiliser les crochets. Cécile, Cassandre et Fantine, vous allez former chacune un groupe pour montrer les bases aux autres. Je m'occupe des plus petites. Allez. »

Dans une grande envolée de jupes bleues, toutes les pensionnaires se regroupèrent autour des trois adolescentes.

1 Terme affectueux pour désigner une personne très proche en valadon.

« Silence, jeunes filles ! En silence ! »

Aniélis ne bougea pas. Elle regardait farouchement Cassandre, qui la contemplait avec désespoir.

« Laisse, dit Cécile en s'approchant. Je m'en occupe. »

Cassandre renifla, visiblement soulagée.

« C'est vrai que tu as déjà Aveline... Tu collectionnes les mauvais sujets ! »

Cécile ignore la saillie et se tourna vers la Valadonne. La jeune fille, seize ans, avait de beaux cheveux noirs qui encadraient un visage très lisse et diaphane, toujours serein. Elle exaspérait Aniélis autant que la blonde et pédante Cassandre.

« Viens, Anne-Lys. Il reste une place dans mon groupe. »

La Valadonne se renfrogna mais, par-dessus les têtes soigneusement coiffées, elle aperçut Maîtresse Ploquin. Sourcils froncés, la Grésoise la regardait.

« Je venir », grogna-t-elle.

Elle suivit l'adolescente jusqu'à son banc. L'une des filles du groupe de Cécile, la dénommée Aveline, l'accueillit avec un franc sourire. Elle était un peu plus âgée qu'Aniélis. Ses longues boucles couleur de châtaigne se rebellaient contre la tresse presque autant que ceux de la Valadonne et il manquait toujours un bouton ou un point de couture à ses robes. Elle adressa une grimace comique à Aniélis lorsque Cécile commença ses explications sur la dentellerie.

Jadis, Aniélis avait filé la laine. Elle se souvenait des longues soirées au coin du feu durant lesquelles elle avait appris à maîtriser la technique. La bantal racontait des histoires et les petits jouaient dans les jambes des adultes. Le cousin Rumwald entretenait ses armes et fabriquait des flèches tandis que Muoma et tante Moune filaient, tissaient ou confectionnaient l'alcool de genièvre avec les baies ramassées dans la forêt. Aniélis aimait cela. Elle aimait les gâteaux au miel qu'on servait en dessert et qu'elle avait cuisinés avec

sa mère dans l'après-midi. Muoma-Ban n'était pas souvent là, car elle était Maîtresse des écuries et cela lui demandait beaucoup de travail, mais elle lui consacrait chaque jour du temps pour l'apprentissage des runes. Il y en avait tellement !

« Mais qu'est-ce que tu fais ? » demanda Cécile d'une voix blanche.

La vision de cet autrefois s'évanouit. Aniélis regarda ses mains. Machinalement, elle avait tracé avec son crochet des symboles sur le bois du banc.

« Cache-moi ça, malheureuse ! chuchota la Grésoise alors que les autres filles regardaient Aniélis avec des yeux ronds. Maîtresse Ploquin va te donner le fouet si elle s'en rend compte ! »

— Juste un banc ! protesta-t-elle.

— On se moque du banc ! répliqua Cécile. C'est écrire qu'on n'a pas le droit de...

— Que se passe-t-il, demoiselles ? »

La maîtresse s'était approchée. Cécile se tourna vers elle et, dans le même mouvement, s'assit gracieusement sur la rune valadonne. Autour d'elle, les autres filles restèrent muettes.

« J'ai du mal à expliquer les points à Anne-Lys, Maîtresse. Ce n'est rien.

— Comme c'est étonnant ! Faites un effort, Anne-Lys. Votre avenir dépend de votre capacité à nouer ces points. Vous n'aurez pas grand-chose d'autre à offrir à votre... futur époux. »

« Écrire, c'est interdit aux filles », expliqua Aveline lorsqu'elles quittèrent la salle de cour par rang de deux.

Les autres filles l'ostracisaient de la même façon que la petite étrangère, parce que, disaient-elles, c'était une « fille de

Fautive ». Aniélis avait souvent entendu ce mot dans les récitations des prêtres, mais elle ne savait pas ce que cela signifiait.

« J'ai vu que nous pas apprendre lire et écrire. Mais pourquoi interdit ? »

Aveline haussa les épaules.

« J'en sais rien. Y a les trucs qu'on apprend aux garçons et les trucs qu'on apprend aux filles. Les filles, ça doit pas savoir lire ni écrire. En fait, on nous apprend pas grand-chose d'autre à part s'occuper d'une maison, faire à manger et raccommoder des habits. Parce que c'est tout ce qu'on est censé savoir faire pour s'occuper de notre mari.

— Ah ! Mari, encore !

— Ça t'ennuie, hein ? C'est vrai, alors, que les Valadons s'accouplent comme des bêtes ? »

Aveline éclata de rire devant les yeux étincelants d'Aniélis. Maîtresse Ploquin passa près d'elle et lui jeta un regard sévère, mais la dispute de deux petites filles un peu plus haut dans la colonne attira son attention et elle se hâta dans leur direction.

« Te fâche pas, chuchota Aveline à Aniélis alors qu'elles remontaient le couloir. Tout ce que j'ai entendu dire de tes Valadons me donne trop envie d'être comme eux ! Tu sais, je suis pas comme Cécile et Cassandre, moi. J'y crois pas à leur prince charmant et j'attends pas avec impatience qu'un homme vienne me sortir de cet endroit pour m'emmener chez lui et me faire une dizaine de moutards. »

Prince charmant ? Moutards ? Aniélis haussa un sourcil.

« C'est pas comme ça chez toi, hein ? dit Aveline alors qu'elles arrivaient au seuil du dortoir et que Maîtresse Ploquin battait des mains pour les inviter à la toilette du soir. J'ai trop envie que tu me racontes... Écoute, ne t'endors pas tout à l'heure. Fais semblant. Je vais te montrer un truc. »

Ne pas s'endormir, faire faux bond aux cauchemars qui l'embusquaient toutes les nuits ? Ce ne serait pas difficile.

Il ne fallut que quelques secondes à Aniélis pour couvrir sa chemise de nuit de son châle et enfiler ses bottines. Autour d'elle, le dortoir résonnait du souffle ensommeillé des quinze orphelines. Une brise légère agitait les voiles d'une des fenêtres, laissée entrouverte pour chasser la chaleur du jour.

Près du lit de la Valadonne, Aveline posa son doigt sur ses lèvres. Rapidement, avec adresse, elle arrangea les couvertures et l'oreiller pour faire croire à une présence sous les draps. Le résultat stupéfia Aniélis. Elle resta quelques instants immobile à contempler la jeune fille tandis que celle-ci modelait de la même façon son propre lit, puis elle la suivit à travers le dortoir.

Elles atteignirent les fenêtres à pas de loup. Les grandes baies étaient barrées de métal, mais Aveline glissa sans peine sa tête entre les barreaux. Le corps souple de la jeune fille suivit. La petite Valadonne l'imita, tout excitée.

« Attention ! » chuchota Aveline.

Trop tard. Aniélis tomba en avant sitôt la seconde jambe passée. Un arbuste aux longues tiges ligneuses l'accueillit rudement, dans le poudrolement vaporeux de ses grosses inflorescences blanches. La petite fille retint un cri de douleur. Une de ses jambes s'était écorchée contre une branche.

« C'est rien », assura l'enfant lorsqu'Aveline se pencha vers elle.

L'adolescente l'aida à se relever. Étourdie, Aniélis regarda autour d'elle. Il faisait sombre dans le jardin, mais la lune éclairait les contours des arbres et des haies qui bordaient les allées. C'était encore plus grisant que de faire le mur du potager.

« Suis-moi, je vais te montrer ma cachette.

— La maîtresse ? » demanda Aniélis.

Malgré son excitation, la menace du cagibi flottait au-dessus d'elle.

« T'inquiète pas, la mère Ploquin fait son tour toujours exactement pareil. On va voir sa silhouette passer à la fenêtre du couloir entre le bureau des maîtresses et le dortoir. On aura largement le temps de regagner nos lits avant que cette vieille bique débarque ! »

Elles déambulèrent dans l'ombre de la nuit en suivant le corps de l'édifice. Les gravillons des allées crissaient sous leurs pas. À leur gauche, les roses embaumaient un parfum fruité délicieux.

« C'est ici », chuchota Aveline.

Elles approchaient du verger. À l'entrée, un gigantesque saule pleureur dominait un tilleul et un cerisier qui, dans leur ombre, ne fructifiait guère. De l'intérieur du verger, Aniélis n'avait jamais eu cette perspective. Une brise légère faisait danser les longues branches du saule et les feuilles miroi-taient dans le clair de lune.

« Viens, suis-moi ! »

Le saule les chatouilla lorsqu'elles se frayèrent un chemin dans sa ramure. L'impression de fraîcheur et de cloisonnement qui régnait là ranima dans la mémoire d'Aniélis le souvenir d'exploration de grottes, là-haut dans les montagnes, à la recherche de pierres et de cristaux. Les rayons bleutés de la lune, filtrés par les branches, éclairaient à peine le tronc noueux de l'arbre pleureur. La Valadonne se retourna et ne vit que le rideau de ses longues feuilles qui dansaient, languides.

« Personne ne pourrait nous trouver, ici ! »

Aveline s'allongea sur le sol moussu et passa les bras sous sa tête d'un air satisfait. Elle tourna ensuite un regard rieur vers Aniélis.

« Viens près de moi. D'ici, on voit les étoiles par un écart dans le feuillage. C'est beau ! »

La petite Valadonne la rejoignit. Le sol était frais et moelleux. Une odeur puissante d'humus se mêlait à la fragrance plus légère des fleurs de tilleul. Au-dessus de sa tête, les trois arbres tressaient leurs troncs et mêlaient leurs feuillages. Quelques branches de saule s'écartaient par intermittences et dévoilaient un ciel piqueté d'étoiles.

« Et si on se met là et qu'on écarte les branches, on voit directement les fenêtres du couloir entre le dortoir et le bureau des maîtresses. »

Aniélis y jeta un œil distrait. On se sentait tellement à l'abri au pied des arbres vénérables. Elle s'abîma dans la contemplation des nuées. Étaient-elles les mêmes que dans ses montagnes ? Aveline roula sur le ventre et appuya la tête sur sa main pour regarder la Valadonne.

« Tu vas me raconter un peu comment c'était chez toi ?

— Pourquoi toi vouloir savoir ? »

La Grésoise haussa les épaules.

« Parce que je m'emmerde à l'orphelinat. Avant d'atterrir ici, je voyageais avec ma mère, on allait partout, on visitait plein de villes, elle m'emmenait voir des tas de gens. Je m'amusais bien ! Depuis que les prêtres nous ont séparées et que je suis là, je m'ennuie à mourir. J'ai déjà entendu parler des Valadons et vous avez pas l'air de vous faire chier chez vous ! C'est vrai que les filles peuvent avoir autant d'hommes qu'elles veulent ? »

Aniélis regarda Aveline, surprise.

« Les garçons et les filles, comme eux vouloir. Et arrêter quand eux plus s'aimer. Pourquoi toi demander ça ?

— Parce qu'ici, c'est pas comme ça, tiens ! Même que c'est pour ça qu'ils ont arrêté ma mère, soi-disant qu'elle était une catin. Mais c'est pas une pute, ma mère ! C'est juste qu'elle était très belle et tous les hommes voulaient l'avoir. Ils lui faisaient

pleins de cadeaux, et à moi aussi, ils en faisaient. Mais quand je suis arrivée ici, ils ont tout pris. »

La jeune fille soupira. Aniélis n'y comprenait pas grand-chose : une catin ? une pute ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Les autres filles disaient qu'Aveline était la fille d'une Fautive. Est-ce que c'était la même chose ? Les Fautifs, elle en entendait souvent parler dans les récitations des prêtres. Tous ceux qui ne suivaient pas la Voie Droite du Dieu étaient des Fautifs.

« Tu trouves ça horrible, le Grés, pas vrai ? demanda Aveline, compatissante.

— C'est pas être ce que je croire avant. On acheter eux vin, tissus, sel. On vendre eux cuir, laine et pierre. Mais dieu Ceylhad et prêtres, moi jamais connaître... »

Jusqu'à ce qu'elle les voie jeter à bas l'autel à Alkmaar, à Ausser.

« Partir ? osa-t-elle. S'enfuir, pouvoir, non ?

— Passer au-dessus des murs, c'est pas compliqué. Il suffit de savoir escalader un arbre ! Mais pour aller où ? Y a pas de place pour une fille toute seule au Grès. J'y ai réfléchi, va, tu peux me croire quand je te dis que j'ai eu envie plus d'une fois de me barrer d'ici. On n'est pas chez tes Valadons ! Même pour une femme seule, c'est compliqué, je l'ai vu quand j'étais avec ma mère. Alors, même si ça me fait mal au cul de le dire, je vois pas comment on pourrait se débrouiller toutes seules hors d'ici. On finirait crevé au bord de la route ou à faire le tapin dans un bordel clandestin, s'ils nous retrouvent pas et qu'ils nous ramènent pas ici en laisse, ce qui arriverait sûrement. »

Aniélis, assombrie, retourna aux étoiles qui luisaient au firmament. Non, décidément, elle n'en reconnaissait pas la disposition. *Où êtes-vous, les Valadons ? Où êtes-vous, Tante Moune, Carl, Ben ? Existe-t-il encore quelque part ?*

« Frère Perrin, j'ai vu la Valadonne. »

Le calame du prêtre se releva. Il abandonna son écritoire et baissa les yeux vers Joffrey. Voilà donc ce qui minait depuis une heure la concentration de son élève le plus assidu ! Assis à une table près de son lutrin, le garçon était censé lire, mais il regardait plus souvent par la croisée que vers les pages du volume ouvert devant lui. Le ciel était d'un beau bleu céruléen derrière le grand arc plein.

« Comment cela est-il possible, mon garçon ?

— Elle était dans le verger. Elle a... il ne faut pas la punir, Frère Perrin, je vous en prie. Je lui ai promis de ne rien dire, mais je ne peux pas cacher ça, ce ne serait pas bien... Elle avait grimpé sur le mur d'enceinte du potager. Elle était pieds nus, Frère Perrin ! Et elle se gavait de fraises à en avoir le visage tout rouge ! »

Joffrey avait l'air scandalisé. Le prêtre avala un éclat de rire et se mit à tousser. Quelques frères penchés sur leur lutrin lui jetèrent un coup d'œil. Frère Perrin fit signe à l'adolescent de le suivre et ils quittèrent la salle d'études pour gagner les couloirs de pierre blanche.

« Eh bien, mon garçon. Sais-tu quelle partie du *Livre de Ceylhad* indique le châtiment qui s'applique pour avoir mangé trop de fraises ? »

L'adolescent ouvrit des yeux ronds.

« Vous... vous n'êtes pas sérieux ? »

Frère Perrin eut un grand sourire.

« Et toi, Joffrey ? Pourquoi l'être autant ?

— Mais elle a désobéi, Frère Perrin ! Les maîtresses ne lui ont certainement pas donné la permission d'escalader le mur et d'aller dans le jardin alors qu'elle risquait de tomber sur un garçon. Nous n'avons pas le droit de nous voir, c'est la règle. Et puis... vous auriez vu son allure ! Sans chaussure, en jupon, les cheveux décoiffés, toute débraillée... !

— Ce n'est qu'une enfant, Joffrey, une petite fille d'à peine onze ans. Tu sais que les Valadons ne sont pas élevés comme nous. Ne sois pas si prompt à juger. »

Frère Perrin faillit lui demander si la vision l'avait troublé, mais il retint la question. Inutile de semer le germe corromp-
teur là où ne rayonnait peut-être que l'innocence.

« Mais c'est interdit, Frère Perrin !

— Je sais, mon garçon. Je sais, et les maîtresses veillent, sois-en certain. Tu sais, cette petite fille a perdu sa famille. Elle a dû quitter sa maison, son peuple, tout ce qui constituait son univers. Mets cela en balance avec les quelques fraises, l'escalade du mur, les cheveux débraillés. Il n'y a pas que la règle, Joffrey. Il y a aussi le contexte dans lequel elle s'applique. »

L'adolescent hocha la tête.

« Je comprends. Mais aussi... elle avait l'air de me détester. Je ne sais pas pourquoi. J'ai cru qu'elle allait me frapper, je crois bien que je l'ai vexée... Me frapper, Frère Perrin, vous vous rendez compte ?

— C'est le Grés qui a attaqué son peuple et tu es grésois. À ses yeux, nous sommes tous ses ennemis.

— Mais c'était pour leur bien, n'est-ce pas ? Pour leur faire emprunter la Voie Droite. »

Brave petit. Puisse la vie ne pas trop abîmer ses illusions.

« Il faut être prudent lorsqu'on souhaite forcer les gens pour leur bien, répondit le prêtre à voix basse. L'intention peut être bonne, mais les conséquences de nos actes nous échappent quelquefois. »

Joffrey le regarda, effaré. *Ceylhad ! je vais décourager cette jeune âme si je n'y prends pas garde.* L'adolescent était trop intelligent pour ne pas sentir sa réprobation. La cuisine interne de l'Ordre ne devait pas interférer.

« C'est pourquoi il ne faut pas abandonner les Valadons à leur incompréhension et à leur colère. Il faut les amener à nous rejoindre volontairement, par la douceur et le dialogue.

— Les maîtresses n'ont pas l'air de le comprendre, Frère Perrin. D'après les rumeurs, la Valadonne se fait battre souvent et elle a déjà passé plus de nuits au cagibi que même le plus turbulent des garçons.

— Ces dames font ce qu'elles peuvent. Elles n'ont pas été instruites dans le *Livre*, elles ignorent bien des choses... Et puis, le cas est assez exceptionnel, les maîtresses n'ont pas été préparées à s'occuper de ce type d'enfants. Il y avait tellement d'orphelins valadons après la guerre contre les clans ! On ne savait plus quoi en faire. Il a bien fallu leur faire de la place là où cela était possible. »

Dieu ! si ces pauvres femmes étaient les seules à être aussi aveugles !

« Mais comment la Valadonne pourrait-elle accepter de rejoindre la lumière de Ceylhad si on la traite avec autant de dureté ? Qui lui montrera la joie de suivre la Voie Droite ?

— Te sentirais-tu l'âme d'un guide, mon garçon ? »

Tu es fou, Perrin. Tu es fou.

Mais il a l'air si affecté... Si responsable.

« Moi ? s'exclama Joffrey d'une voix suraiguë, enfantine.

— Tu souhaites toujours être prêtre, petit ? »

L'adolescent leva vers lui ses grands yeux noirs.

« Toujours, Frère Perrin. C'est tout ce que j'ai toujours voulu, de ma vie.

— Alors, Joffrey, si tu souhaites essayer de sauver ta première âme, je t'accorde licence d'approcher la petite Valadonne. »

Trois ans plus tard – Automne 1181

« Mon garçon ! Tu as tellement grandi ! Approche-toi, montre-moi comme tu as belle allure. »

Joffrey prit les mains tendues de sa mère et pencha le front pour qu'elle y déposât un baiser.

« Tu es magnifique, mon fils. Si beau ! Assieds-toi près de moi et raconte-moi. Je suis si heureuse de te revoir, cela fait tellement longtemps. »

Presque un an, songeait-il, mais elle ne lui avait pas manqué. Elle était telle qu'en son souvenir, drapée dans son manteau de vieille fourrure brune comme dans la plus royale des parures, les mains recouvertes de mitaines en dentelle noire remises en état chaque hiver. L'or blond de sa chevelure, tressé en un chignon qui aurait demandé à une reine l'aide de deux domestiques, la couronnait. À presque cinquante ans, elle ne déplorait pas un cheveu gris. Ou bien les coupait-elle tous ? Joffrey n'en aurait pas été surpris. Solène Sire détonnait dans ces murs blancs austères, sur ce banc de bois inconfortable de l'hôtellerie du collège. Au-dessus de sa tête, une inscription épigraphique à la gloire de Ceylhad voisinait une peinture aux couleurs fanées représentant un paysage de bruyères.

« Je suis heureux de vous voir en si bonne santé, maman. Comment ça va à la maison ? »

Sa mère eut un geste négligent.

« Oh... ! Tout le monde va bien... L'auberge a connu plus de clients par le passé, mais ton père joint les deux bouts grâce à la régie des terres du seigneur. Cyprien l'aide et il est très apprécié de notre baron, il pourrait le recommander pour une place de clerc. Vallier a terminé son apprentissage chez son maître orfèvre et celui-ci en est content également. Son avenir dans la profession semble assuré et ce sont des places qui

payent bien, même en ces temps de crise... Jérômine est courtisée par un officier du baron. Pas un quartier de noblesse, mais une famille riche, merci Ceylhad ! »

Joffrey fronça les sourcils. Il n'aimait pas lorsque sa mère invoquait le Dieu pour des questions aussi triviales.

« Et Valière ? Et...

— Ton aînée se complait dans l'éducation des enfants que lui a donnés le bourrelier, répliqua sèchement sa mère. Quant aux autres, vu leur âge... Fernande est sotte comme une oie et je désespère qu'un homme s'intéresse un jour à la figure chevaline de Lorraine ! Je crains que l'on ne doive se résoudre à les marier au premier venu qui aura la générosité de les réclamer, même s'il n'a pas un rond. Mais toi, mon fils chéri ! Raconte-moi tout. J'ai vu le Frère-Directeur et un certain Frère Perrin et ils n'ont pas tari d'éloges sur toi. Ils m'ont clairement signifié que tu étais leur meilleur élève, le seul digne de suivre le Petit Séminaire. Je savais que j'avais eu raison de forcer ton père à t'envoyer dans ce collège. Béni soit notre baron de t'avoir accordé cette bourse ! Tu auras un destin brillant, mon fils !

— Le seul digne, c'est tout à fait exagéré. J'ai beaucoup de camarades qui s'en sortent très bien. D'ailleurs, le plus dur reste à venir pour nous tous. L'examen de fin d'année n'est pas facile.

— Je ne doute pas que tu réussisses haut-la-main, mon cher amour. Toutes les écoles religieuses du pays vont s'arracher ta venue ! Tiens, ton oncle Andrieu est passé nous voir l'autre jour et il m'a redit sa fierté de te voir suivre sa voie... »

Joffrey pinça les lèvres. Encore l'oncle Andrieu. Sa mère parvenait à placer son nom dans la conversation à chaque visite. Son obsession ne la quittait pas.

« Ce n'est pas pour lui que je veux devenir prêtre, maman. Je me fiche de l'héritage.

— Bien sûr, mon cher enfant, bien sûr ! Je sais que mon fils est le plus vertueux des hommes et que c'est sa foi qui l'a appelé. »

Elle lui caressa la joue. De guerre lasse, Joffrey ne répondit pas. À quoi bon lui rappeler que l'oncle Andrieu était encore jeune et bien portant ? Sa mère elle-même mourait peut-être avant lui, sans avoir vu le moindre royal d'or de l'héritage convoité. La Loi de l'Ordre, qui n'autorisait les prêtres à tester qu'en faveur d'un collègue, était intransigeante. Elle enrichissait cependant l'institution lorsque les prêtres n'avaient aucun légataire légal et lui permettait de venir en aide aux plus humbles.

Joffrey écouta encore le babillage de sa mère pendant une longue heure. Il se sentit un peu coupable de ressentir du soulagement lorsqu'elle le quitta, mais finit par chasser ce remords inutile. L'heure de la récitation approchait. Il se hâta vers le sanctuaire.

Le chœur de voix enfantines s'élevait sous les voûtes obscures. À la lumière des flambeaux, Joffrey ne percevait qu'une portion d'arche, une clé sculptée, une inscription qui semblait irradier dans le noir. Il ferma les yeux et respira profondément pour calmer les battements de son cœur qui s'affolait de joie. Le même souffle s'exhalait des mêmes dizaines de poitrines. Un battement de cœur résonnait dans le sanctuaire, et ce battement de cœur, c'était le sien. Il était tous ses camarades, du prêtre officiant derrière son lutrin au petit garçon chantant sous la direction du chantre, et jusqu'au plus jeune des pensionnaires du collège. Les voix des enfants, si pures, étaient comme un élément palpable qui faisait frissonner sa peau. Les paupières baissées, il lui semblait s'envoler.

Il ouvrit les yeux et les porta jusqu'aux jubés gril-lagés, ouverts dans les hauteurs sur d'obscurs balcons. Des

silhouettes agenouillées, immobiles, se devinaient sur un fond grisâtre, celles des *filles*, leurs voisines, dont ils ne voyaient jamais rien que ce contour flou. Les autres, du moins. Lui...

Elle est là, quelque part. Je vais la revoir cet après-midi, sûrement...

Il rougit subitement, honteux, et baissa les yeux. Ce n'était pas bien de laisser divaguer ses pensées, en cet instant, si loin du Dieu.

Cet après-midi, tout de même... Peut-être ?

Les saisons avaient passé. Un an, deux ans, trois, quatre ans, et les images du massacre prenaient le flou du souvenir. Toute l'année ou presque, les couleurs fleurissaient dans le grand parc. À les regarder éclore, grandir puis mourir, Aniélis voyait filer le temps.

Aveline et Sibille, les séances au potager, les possibilités de faire le mur. Joffrey. Il lui disait que ce n'était pas bien, mais il était toujours là, du mois de yasathaï, où les verts tendres chassaient les teintes mornes de l'hiver, jusqu'à celui d'eponmar lorsque les brumes languides déployaient leur rideau humide sur le monde.

Aniélis arracha machinalement quelques feuilles rousses à la glycine qui courait sur le mur. Viendrait-il cet après-midi ? Il y avait encore des fruits à grappiller dans les buissons. Ils les cueilleraient ensemble. S'ils se mariaient un jour, ils pourraient avoir une maison avec un beau jardin. *Moins grand que celui-là, bien sûr... mais avec plein de petits fruits. Et même, puisqu'il le faut, je m'occuperai du potager.* Pour lui, elle pouvait faire un effort, n'est-ce pas ? Il ne la traiterait jamais comme une servante, elle en était sûre. Il respecterait sûrement que leurs enfants soient à moitié valadons.

Aniélis ferma les yeux. Le froid commençait à appesantir ses membres immobiles. Un garçon avec les yeux noirs de

Joffrey. Et une fille, une petite fille à laquelle il apprendrait à lire, parce que ça ne le dérangerait pas qu'elle soit moins stupide que les autres.

« Bonjour Aniélis. Tu n'as pas froid ? »

Elle ouvrit les yeux. Il se tenait là. Il était venu, encore une fois.

« Chez moi, on ne se cache pas dans les maisons quand l'hiver vient, déclara-t-elle avec hauteur. On continue à sortir, à jouer dehors et, même, on va glisser sur les torrents gelés. »

Entre un peu dans mon monde, Joffrey, avant que je ne sois obligée de rentrer dans le tien.

« Il y a encore quelques groseilles ici », déclara l'adolescent en l'entraînant sur les chemins du verger.

L'une des premières brumes humides de la mauvaise saison les enveloppait. Les arbres, immobiles dans le jour gris, se dépouillaient, mais les arbustes aux pieds des cerisiers, des poiriers et des pommiers recelaient encore quelques fruits. Aniélis attendit que Joffrey s'agenouillât pour s'installer à sa droite. Elle détestait qu'il posât les yeux sur sa blessure, même s'il semblait voir au travers quand il la regardait. Il était si gentil, Joffrey. Tellement plus que les maîtresses et que les autres orphelines, qui la regardaient de haut.

« Il le sait toujours, ton prêtre, que tu me vois en cachette ? » demanda-t-elle nonchalamment, en étalant son grand mouchoir entre eux pour y rassembler la cueillette.

Joffrey fronça les sourcils.

« Je ne te vois pas « en cachette », Aniélis. Frère Perrin est un homme bon, il sait que tu as besoin d'un ami. S'il me l'avait interdit, je ne viendrais pas.

— Tu es tellement courageux !

— Ne sois pas comme ça... S'il te plaît. »

Elle rougit.

« Pardon. »

Pourquoi, pardon ? Elle n'avait dit que la vérité. Mais, lorsqu'il la regardait avec ces yeux-là, ces si beaux yeux noirs... elle se décomposait. Un homme avait-il un jour contemplé sa mère de la même façon ?

Et si elle le lui demandait maintenant ? Elle en mourait d'envie depuis si longtemps ! *Muoma n'aurait pas hésité, elle.*

« Mais je ne lui ai pas dit que tu faisais le mur la nuit, reprit-il. Il faut arrêter ça, Aniélis. Si tu te fais prendre...

— Tu ne vas pas m'embêter avec ça !

— Je me fais du souci pour toi, c'est tout.

— Elles me renverront dans le cagibi, elles me corrigeront, et alors ! Je n'ai pas peur, figure-toi ! »

Ce n'était pas vrai. Le cagibi la terrifiait.

« De toute façon, murmura-t-elle en fouillant dans le buisson, Aveline est partie. Et toute seule... ce n'est pas pareil.

— Oh ! Aniélis, je suis désolé. Je l'ignorais. Je sais que tu l'aimais beaucoup. »

La jeune fille haussa les épaules, mais le chagrin lui serrait encore le cœur. Elle se sentait si seule depuis le départ de son amie. L'hiver serait long, effroyablement long sans Aveline et sans Joffrey.

« On lui a trouvé un époux ?

— Non, on l'envoie dans une commanderie de l'Ordre comme servante. »

« C'est ce qui vous arrivera aussi, Anne-Lys, si vous ne vous amendez pas », lui avait déclaré hautement Maîtresse Dionnet.

« Je suis vraiment désolé », répéta Joffrey.

Elle le regarda avec irritation.

« Tu trouves que le mariage, c'est le mieux qui puisse arriver à une femme, c'est ça ? C'est pour ça que tu es désolé pour Aveline ? »

Rêva-t-elle ou rougit-il fugacement ?

« Mais... pourquoi non ? Avoir des enfants...

— ... des enfants et un homme auquel on doit obéir au doigt à et l'œil, oui ! J'ai bien compris ce que c'est, le mariage chez vous. Et épouser un bonhomme qu'on n'a pas choisi, qu'on ne connaît pas, que les maîtresses et les prêtres nous dégottent sans nous demander notre avis, je ne suis pas sûre que ce soit tellement différent que d'être servante !

— Mais... comment ça se passe chez toi ? » demanda Joffrey, les pommettes roses.

Aniélis le regarda franchement. *C'est le moment, ne le rate pas !*

« Chez nous, les gens se choisissent pour vivre ensemble et avoir des enfants. Ils se choisissent *tous les deux*. C'est un compagnonnage. Les hommes ne sont pas les maîtres, les femmes ne doivent pas faire leurs quatre volontés comme la Mère Ploquin nous a expliqué. Alors... »

Joffrey esquissa un sourire. « La Mère Ploquin ». L'expression venait d'Aveline. Il souriait toujours quand Aniélis disait ça, et ce sourire... Ce sourire-là la faisait s'évader. Que disait-elle ? Elle baissa les yeux et réalisa qu'elle se triturerait les doigts.

« Si je ne peux pas le faire, tu me choisiras, toi, quand j'aurai l'âge ? demanda-t-elle abruptement. Dis, Joffrey ? Je voudrais que ce soit toi, mon mari. »

Il tressaillit et, tout cramoisi, détourna les yeux d'elle. Le cœur de l'adolescente résonnait à ses oreilles.

« Joffrey ? »

Il resta immobile quelques instants, puis, alors que le rouge quittait ses joues, il se mordit les lèvres. Un grand creux pliait le ventre d'Aniélis. Enfin, il releva vers elle un gentil sourire. Contrit.

« Je ne peux pas, Aniélis. »

La déception envahit la jeune fille, et aussi une souffrance plus grande, nébuleuse, qui lui prit la poitrine. Joffrey ne voulait pas d'elle ! Mais était-ce surprenant ? Elle était laide, si laide avec sa joue dévastée ! Elle détourna la tête. Les larmes lui montaient aux yeux.

« Je t'en prie, ne sois pas triste. Je suis très touché que tu aies pensé à moi. Ça n'a rien à voir avec toi, tu sais. Je ne me marierai jamais, avec personne. Je veux être prêtre. »

Prêtre ! Les larmes se tarirent aux yeux de la jeune fille.

« Prêtre », souffla-t-elle, effarée.

Prêtre, manteau-brun, esclave de l'Ordre. Meurtrier des siens.

« Je l'ai toujours voulu. Tu ne vois pas le Dieu comme moi. À mes yeux, c'est un dieu de lumière, Celui qui mène les gens sur la Voie Droite, Celui qui les rend meilleurs. J'ai envie de faire partie de Ses serviteurs. C'est très important pour moi, ça a t...

— Tais-toi, je t'en supplie », chuchota-t-elle, pour ne pas hurler.

Elle se releva et fit quelques pas vers le mur qui séparait le verger du potager. L'après-midi touchait à sa fin, mais les brumes automnales avaient masqué le soleil durant toute la journée. Aniélis frissonna et enroula ses bras autour de son buste. *Pourquoi est-ce que ça fait si mal ?*

« Regarde, Aniélis, dit Joffrey, tout penaud, en arrivant derrière elle. On a quand même réussi à remplir ton mouchoir. »

Elle le regarda. Il était tout de noir vêtu, comme les autres pensionnaires du collège. Un jour, il porterait le manteau-brun.

« Tu as le temps de penser à ton mari après tout. Tu n'as que quatorze ans, Aniélis. »

À quatorze ans, Muoma avait choisi un compagnon et elle me mettait au monde, songea la jeune fille. Mais elle ne dirigerait jamais une maisonnée dans laquelle joueraient les enfants de Joffrey.

Ce soir-là, elle se tourna et se retourna dans son lit, les doigts crispés sur son mouchoir trempé de larmes. Elle ne s'endormit pas en rêvant de Joffrey, les bras refermés sur elle. Elle n'anticipa pas sur l'avenir, dans lequel elle se tenait près de lui, maîtresse de son foyer et de son cœur, comme les femmes de sa lignée près de leurs compagnons. Il ne prendrait pas sa virginité, il ne viendrait pas en elle, ils ne seraient jamais un seul corps et un seul cœur. Il n'éloignerait plus jamais les cauchemars.

Un prêtre.

Il n'était pas son ami, conclut-elle au plus noir de la nuit, après avoir longuement étouffé ses sanglots dans les couvertures. Il avait fait semblant, pour la rallier à l'ennemi. Elle le détestait.

*

« Anne-Lys ! »

Aniélis ne répondit pas. Le visage fermé, elle marchait le long du déambulatoire. Du jardin noyé dans la pénombre grise précédant l'aube, des bourrasques mugissantes s'engouffraient sous les arcades. Des mèches de cheveux s'échappèrent de la tresse de la jeune fille.

« Anne-Lys ! »

La voix était de plus en plus impérieuse. L'adolescente pressa le pas. Elle ne supportait plus ce sobriquet ridicule. *Je m'appelle Aniélis, Valadonne du clan Aman-Pô !*

« Anne-Lys ! »

Derrière elle, des pas résonnèrent sur le dallage. La jeune fille se mit à courir. Les échos des deux paires de bottines rebondirent sous les hautes voûtes. Le vent de l'hiver, glacial, avait poussé jusqu'ici des débris de neige fondue. Celle-ci avait gelé en formant de petites croûtes de glace. La maîtresse pesta dans le dos d'Aniélis. L'adolescente sourit.

Devant elle, un mur. Le couloir tournait vers l'intérieur du bâtiment. Sous le nez d'Aniélis, une ombre en surgit. La jeune fille cria, glissa sur la pierre humide, tomba en avant. Le sol vint à elle rudement.

« Ça va, Aniélis ? »

Elle dédaigna la main tendue et se releva seule en époussetant sa jupe mouillée. Joffrey laissa retomber son bras. Deux mois, depuis la dernière fois... Les mots valadons résonnèrent dans la tête d'Aniélis tandis qu'ils se regardaient en silence. *Je le déteste, je le déteste, je le déteste !*

« Anne-Lys ! »

Maîtresse Rufin arrivait enfin à leur hauteur. La nouvelle recrue remplaçait Maîtresse Ploquin, morte d'un arrêt du cœur peu de temps avant. Celle-là n'avait pas trente ans. La faire tourner en bourrique était devenu un formidable passe-temps pour Aniélis. Essoufflée, la Grésoise s'arrêta devant l'adolescente. Elle lissa machinalement ses cheveux blonds, retenus serrés sur la nuque par un chignon, et prit un air sévère.

« Je commence à en avoir assez, Anne-Lys ! Il est l'heure de la récitation et vous, que faites-vous ? Vous traînez dehors, alors que nous sommes en plein hiver, et dans des parties du collège où vous ne devriez même pas vous trouver ! Regardez

vos cheveux ! De quoi avez-vous l'air ? Vous n'écoutez rien, vous n'obéissez à rien, vous ne prenez plaisir qu'à vous moquer des autres ! Combien de fois ai-je mis en avant la reconnaissance que vous étiez en devoir de manifester envers cette école ? Où seriez-vous si elle ne vous avait pas prise sous son aile ? Vous êtes une ingrate, Anne-Lys ! Vous êtes une mauvaise fille et vous deviendrez une mauvaise femme si vous persistez sur ce chemin ! »

Aniélis baissa le nez vers le sol.

« Alkmaar te frappe le cœur, répliqua-t-elle en valadon, et te fasse mourir sur place comme la vieille ! »

La gifle partit aussitôt.

« Ne parlez pas cet idiome barbare, Anne-Lys ! Utilisez la langue correcte ! »

La maîtresse soupira. Aniélis retint sa main qui voulait se porter à sa joue brûlante.

« Allez, dirigez-vous vers le sanctuaire... Vous me faites de la peine, Anne-Lys. C'est à vous et à vous seule que vous faites du tort en agissant de la sorte. Je vais être obligée d'en référer aux Frères... »

Elle tourna la tête vers Joffrey et inclina le menton.

« Sieur Sire. Je suis navrée que vous ayez dû assister à cela. La récitation ne va pas tarder à commencer, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame. Je suis un peu en retard ce matin.

— Vous aurez étudié trop tard, Sieur. Auriez-vous la bonté de veiller à ce que cette malheureuse arrive bien jusqu'au sanctuaire ? Je dois retourner au chevet d'une élève malade et je sais que vous avez quelque emprise sur cette petite.

— Oui, Madame, bien sûr.

— Allez, Anne-Lys. Et remettez en ordre vos cheveux ! »

Les deux jeunes gens remontèrent le déambulatoire en silence. Aniélis, tête basse, humiliée, précéda Joffrey d'un pas. *Quelque emprise sur cette petite ! Nananananana !*

Elle s'échina pendant quelques instants à réinsérer les mèches évadées de sa tresse. Dans la pénombre qui précédait l'aurore, sa joue gauche était invisible. Cela, au moins... *Oh ! et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? Il ne veut pas de toi ! Il veut être prêtre, prêtre !*

Le déambulatoire était désert. Aniélis jeta un regard furtif par-dessus son épaule. Joffrey affichait un visage calme et impassible, indéchiffrable. Cette sereine apparence exaspéra l'adolescente. Elle haïssait ce lac d'eau tranquille, sans ride, elle haïssait ce simple contentement dont elle était incapable, seulement, d'approcher. Comment pouvait-on paraître s'accommoder de tout aussi facilement ? Qu'il rougisse, *bon sang !* qu'elle le sente à nouveau accessible, proche d'elle...

Arrête de le regarder, imbécile ! Mais ce visage, dont irradiait la clarté, l'attirait irrésistiblement. Il était si beau avec ses cheveux et ses yeux noirs ! Si beau, si doux, si bienveillant. Il était pure lumière et elle... elle, la petite souillon de barbare des montagnes... comment aurait-il pu l'aimer ?

Non, se morigéna-t-elle, furieuse. Non, elle était une Valadonne du clan Aman-Pô ! Elle n'avait pas à en rougir. Elle n'avait pas à se sentir moins que lui, surtout pas moins que lui, un homme qui ne rêvait que de devenir prêtre d'une secte d'assassins de femmes et d'enfants. Il était son ennemi !

« Je pense que ta maîtresse n'a rien contre toi, tu sais. Elle ne demanderait qu'à t'aider si tu voulais bien la laisser faire. Elle a l'air bien plus gentil que celle d'avant... »

Sa voix était douce et conciliante mais, sous couvert d'apaiser, il essayait encore de la convaincre, de la convertir, de l'endoctriner. Pourquoi les prêtres et les maîtresses auraient-ils toléré leur amitié si Joffrey n'avait pas été leur émissaire ?

« Vous ne devriez pas me parler ainsi, *Sieur*, répliqua-t-elle, acide. Vous ne devriez même pas vous tenir si près de moi. C'est vraiment *inconvenant* ! Vous risquez de frôler le bas de ma jupe ! Allez, allez en avant, allez adorer votre Dieu ! Je vous suivrai à distance raisonnable, je ne regarderai même pas votre dos, pour ne pas avoir de mauvaises pensées dans la tête, je vous le jure. Allez, allez ! »

Elle l'entendit soupirer. Ils parvinrent au sanctuaire dans un silence lourd de reproches et se séparèrent sans rien ajouter. Joffrey passa la grande porte tandis qu'Aniélis montait un petit escalier à vis qui courait dans le mur du temple. Là-haut, un balcon réservé aux filles surplombait la grande salle où les garçons écoutaient la récitation du *Livre de Ceylhad*. Aniélis rejoignit Sibille. Celle-ci était agenouillée sur le sol carrelé, devant le grand jubé grillagé, au milieu des autres orphelines. Les maîtresses les encadraient et la Dionnet jeta à la Valadonne un regard perçant. Aniélis l'ignora. Elle grimaça lorsque ses genoux touchèrent le dallage glacé. Même au travers du tissu épais de sa robe de laine, le froid la mordit.

Déjà, la voix du prêtre s'élevait en contrebas. Les mains posées sur ses genoux, Sibille pencha la tête vers le sol. Aniélis jeta un œil sombre à travers le jubé. Le prêtre officiant portait le manteau brun cintré, évasé à partir de la taille, avec les longues manches et le haut col. Ses chausses étaient de la même teinte. Le bandeau enserrait son crâne et une épée à la pointe dressée vers le haut ornait son front. Un jour, Joffrey... Un tremblement agita les mains de l'adolescente.

Tout était si noir dans ce culte. Seuls quelques flambeaux hauts placés éclairaient la vaste salle et ces lumières dansantes créaient de multiples zones d'ombres. Le dieu se priait dans les ténèbres et le silence, les yeux clos. Quel hiatus avec le culte valadon d'Alkmaar, avec ses rites célébrés sous le plein ciel, ses offrandes de plumes et de fleurs, ses libations de miel ou de lait ! Quel abîme avec ses sacrifices d'animaux,

qui ensanglantaient les mains de l'officiant, et ses cris de joie montant au milieu des chants jusqu'au soleil ou aux étoiles ! Ici, Aniélis étouffait. Elle tourna la tête, les traits crispés. Sibille priait. Pour quoi, pour qui ? *Joffrey, prêtre. Et ils me prendraient Sibille aussi ?*

Aniélis laissa son regard errer vers le bas. La salle avait une forme vaguement triangulaire et arrondie en sa base la plus large. Des bancs, le lutrin du prêtre et quelques braseros en constituaient tout le mobilier. Des inscriptions épigraphiques recouvraient les murs. Le Frère-Directeur était assis près de l'orateur, au sommet du triangle, sur un banc adouci de quelques coussins. Comme ses pairs, il portait le manteau brun et le bandeau de cuir serti de l'épée. Autour de lui veillaient les lecteurs attachés à son service, les manteaux-gris, des aspirants à la prêtrise. Leur manquait juste l'épée frontale. Une vague de furieux dégoût saisit Aniélis à l'idée de Joffrey ainsi revêtu.

L'adolescent était assis avec ses camarades dans les premiers rangs. Derrière le prêtre qui lisait le *Livre*, une poignée de garçons de six à huit ans se tenaient debout, immobiles, et écoutaient avec respect. Sous la direction du chantre, un manteau-noir, ils entonneraient bientôt un fervent cantique. Belle commodité pour les prêtres que ce vivier d'orphelins dans lequel puiser pour composer leur chorale.

« ... Ta femme, dit-il au jeune homme, est douceur, devoir, fidélité... »

Aniélis serra les dents. *C'est ça que tu voulais être pour lui ? Douceur, devoir, fidélité... esclave, oui !*

« ... Ne laisse pas son noble cœur parler au tien au nom de toutes les femelles de ce monde. Tu n'as point vu la Reine, la Cruelle, la Débauchée, celle qui fraie avec les sorciers, celle qui prétend parler au ciel et aux dieux. Derrière notre souverain grandit son ombre terrible. Oui, elles peuvent gouverner, oui, elles peuvent prendre le pouvoir, oui, elles peuvent utiliser

la faux et tuer... Leurs règnes ne sont que violence, terreur et accablement. Regarde autour de toi. Bien menées par une main tour à tour ferme et douce, elles sont des filles irréprochables, des conjointes exquisés, des mères admirables... »

Conneries, conneries, conneries !

« ... Mais que le joug se desserre et le vice les reprend. Le sang sauvage et barbare des Borovanes ou des Valadonnes irrigue toutes les femmes. Dans le cœur de chaque âme tendre sommeille une de ces furies dépravées. Le Sang est le dieu qu'elles vénèrent...

— MENTEUR ! »

Le visage en feu, Aniélis avait bondi et s'était jetée contre le jubé. Le silence se fit en bas. Abasourdis et scandalisés, les visages se levèrent vers le balcon.

« Vous êtes des menteurs ! Ils ne sont pas comme ça, les Valadons ! C'est vous qui êtes des tueurs ! »

Des bras la saisirent par derrière. Elle força, elle s'agrippa de toutes ses forces aux croisés du jubé, mais on la soulevait, on la tirait, on l'écartelait. Ses doigts glissèrent sur le bois.

« Pauvre petite folle ! »

L'adolescente cracha vers le visage furibond de la Dionnet. Elle se débattit comme une démente, en hurlant, et distribua coups de pieds et coups de poings, mais des renforts arrivèrent au secours des maîtresses et elle fut emmenée vers l'arrière.

« Ani ! »

Alors qu'elle quittait les ténèbres du sanctuaire, Aniélis vit courir derrière elle, jusqu'à la porte, la silhouette chétive de Sibille.

« Vous apprendrez, Anne-Lys. »

Maîtresse Dionnet parlait en contemplant la scène, les mains jointes sur sa jupe et les lèvres pincées. Aniélis serra les siennes pour ne pas hurler lorsque la badine frappa encore, lacérant le dos nu des épaules jusqu'en haut des cuisses.

« Encore trois coups, Mademoiselle Rufin. »

Ne pleure pas. Ne pleure pas... Ne pleure pas !

Un.

Deux.

Trois.

Aniélis se laissa choir sur le ventre, grelottante de douleur. Tout son corps était en nage. Avec peine, elle ouvrit les yeux. Les chaussures à talons bas de la principale passèrent près de son visage en martelant le sol.

« Ne faites pas cette tête, Mademoiselle Rufin. Vous devriez vous y habituer tout de suite. Cette enfant est un rebus, nous n'en tirerons rien si nous ne la dressons pas. »

Aniélis n'entendit pas la réponse de la jeune femme. La porte claqua. Elle tourna la tête en claquant des dents. Maîtresse Rufin lui tournait le dos. Au bout de son bras, les doigts tremblaient sur la badine. Ses épaules frémissaient.

C'est ça, pleure. Tu n'es pas près de me dresser, tu verras.

Mais, ensuite, la Grésoise la mena jusqu'au réduit et la porte se referma sur son visage blême. Le noir enveloppa Aniélis. Il l'étouffa comme dans la cave, à Ausser. Cette fois, l'adolescente ne put retenir ses larmes. Elle sanglota à pierre fendre, en tenant ses genoux contre sa poitrine. La solitude et le silence hantèrent ses ténèbres. Ses cauchemars lui revenaient éveillés, Muoma et Muoma-Ban étendues dans leur sang, Lya dansant sa douleur, le feu qui crépitait partout.

Elle lutta, elle apprivoisa la nuit. Elle dompta peu à peu les battements de son cœur. Lorsque la porte s'ouvrit sur le

visage de Maîtresse Rufin, les larmes avaient séché sur ses joues. Ils ne la briseraient jamais.

Elle fuit les cauchemars qui l'attendaient au tournant, dans le creux de son lit. Elle alla retrouver les étoiles. Elle respira. Le vent froid jouait dans ses cheveux détachés. Elle retourna jusqu'au grand saule, entrelacé au tilleul et au cerisier, et elle envia leur destin inévitable, si paisible. Elle les jalouisa d'être promis à des siècles d'union.

Elle n'aurait su dire combien de temps avait passé. Soudain, les longues branches souples du saule frémissent et s'ouvrirent sur Joffrey. Par les Bantals, son Joffrey, dans son refuge sacré... *Non, pas ton Joffrey ! Un traître !*

« Ça va, Aniélis ? »

Non, elle n'allait pas bien. Elle avait mal, très mal au dos et sur le haut des cuisses. Les zébrures rouges lui lacéraient la peau et cuisaient au contact du tissu. Elle était affamée, aussi, car on l'avait envoyée au lit sans manger. On ne nourrissait pas les méchantes filles tant qu'elles n'étaient pas parvenues à résipiscence.

Il s'agenouilla devant elle, sur la mousse, regarda autour de lui et sourit un peu.

« C'est joli, ta cachette. » Puis, plus grave : « Tu as mal ? »

— Elles ne peuvent pas me faire mal, rétorqua-t-elle. Aucun de vous ne peut me faire mal. »

Il eut un regard peiné.

« Je ne te veux pas de mal, Aniélis. Tu sais bien que je suis ton ami. »

Son ami, mais il ne voulait pas se marier avec elle, il voulait être prêtre, il l'abandonnait à son sort. Un ami aurait dû l'aider à rejoindre les siens. Cueillir des baies avec elle, quel acte de foi !

La hargne reflua pourtant. Elle était lasse, si lasse ! Qu'avait-elle fait pour mériter ça ?

« Tout ce que tu veux, murmura-t-elle, c'est me remettre sur le « droit chemin », comme ils disent dans ta religion. Tu crois que c'est ton devoir. C'est parce que tu veux être prêtre, sûrement. Tu t'es trouvé le défi le plus difficile possible avec moi. Tu ne connais sûrement personne au monde qui croit aussi peu en tout ce que toi tu crois. »

Elle se tut. Il ne répondit pas tout de suite et elle n'osa pas le regarder. Elle aimait trop se perdre dans ses yeux. Cela la rendait faible, étouffait sa colère, brisait sa volonté.

« Dans le *Livre de Ceylhad*, il est dit que l'amitié...

— Joffrey ! l'interrompit-elle d'une voix sourde. Lâche-moi, avec ce livre ! »

L'espace d'un instant, elle craignit que son exclamation eût provoqué l'alerte, mais rien ne vint troubler le souffle de l'air dans les feuilles et le chant nocturne des insectes.

Un poids soudain creusa sa poitrine.

« Tu ne comprends pas ? Jamais je ne serai *sauvée* comme tu penses. Jamais je ne croirai comme toi. Je déteste ton dieu, je déteste tes prêtres, je déteste ton pays ! Ton monde me rend folle ! Chaque parole que j'entends dans ces maudites cérémonies... Oui, maudites, Joffrey ! Je déteste la façon dont on traite les filles et je déteste encore plus la façon dont elles se laissent faire. Vous êtes si différents des miens ! Je suis valadonne, Joffrey, et j'en suis fière !

— C'est la douleur qui parle... murmura le jeune homme – et Aniélis eut envie de le frapper.

— La douleur ? Oui... L'Ordre a tué toute ma famille. » Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour l'accabler de sa pitié, elle reprit : « Mais ça ne change rien. Dis-moi, tu trouves que je ne mérite pas de savoir lire et écrire ? Tu crois que dans mes mains un livre est plus dangereux ? Pourquoi il n'y a que